

LES PEINTRES JUIFS DU XIX^{ème} SIÈCLE

L'affirmation identitaire et l'émancipation par l'Art

Par Francine SZAPIRO

Dans l'histoire de l'Art et du judaïsme, le XIX^{ème} siècle marque un tournant comme l'écrit excellemment Anne le Diberder* dans son dossier sur « les peintres juifs à Paris à la conquête de la modernité » paru dans les études du CRIF en janvier 2018, « l'art juif est également traversé par l'histoire des hommes et leurs persécutions. C'est la raison pour laquelle l'affirmation du statut d'artiste est aussi l'expression d'une émancipation, d'une reconnaissance du fait juif par les sociétés occidentales ».

En effet, dans toute l'Europe, voire même dans tous les pays de la diaspora juive depuis plus de 3000 ans, depuis les chérubins de Bezalel, l'architecte du Tabernacle qui abritait l'Arche d'Alliance à l'époque de Moïse, depuis les fresques figuratives de Doura Europos en Asie mineure au III^{ème} siècle, les évocations figurées de Marc Chagall ou stylisées de Lazar Lissitzky, de la Russie à Paris, jusqu'à l'abstraction pure de Marc Rothko à New York, les juifs ont exprimé par l'expression artistique leur spiritualité ou leur héritage culturel ou témoigné de leur présent ou de leur histoire, le plus souvent tragique.

Dans ce sens, malgré les prescriptions bibliques étendant à toute représentation l'interdiction d'images en vue de fabriquer des idoles, on peut en conclure qu'il existe bien un art juif.

Ces manifestations artistiques se sont d'abord exprimées à travers les manuscrits, la calligraphie, les Haggadot illustrées et les objets du culte réalisés le plus souvent par des chrétiens, les juifs étant, jusqu'au XVII^{ème} siècle, interdits d'exercer des métiers d'art. Faute d'une reconnaissance de la judéité par les sociétés occidentales, l'affirmation du statut d'artiste n'a commencé à émerger qu'au XIX^{ème} siècle avec la reconnaissance d'artistes juifs n'hésitant pas à revendiquer leur judéité tout en s'affranchissant des préceptes religieux de l'orthodoxie et en travaillant en dehors du cadre de la religion.

L'Emancipation, ce processus qui a permis aux Juifs européens d'obtenir la citoyenneté et l'égalité des droits s'est traduite au XIX^{ème} siècle par la disparition formelle des ghettos et l'égalité des chances pour les

Juifs, exception faite de l'Empire russe où les juifs se sont tournés plus volontiers vers les mouvements révolutionnaires ou le sionisme et ne se sont imposés, comme artistes de la modernité, qu'à l'aube du XX^{ème} siècle. Ils ont pour la plupart choisi Paris comme terre d'accueil, de liberté d'expression et foyer de création.

La liste serait longue s'il fallait citer tous les artistes juifs du XIX^{ème} siècle ou se revendiquant comme tels. Écartés du monde de l'art durant des siècles, affranchis de l'interdiction de représenter tout être vivant, les artistes juifs seront nombreux à émerger et à exercer enfin librement leur art. Nous nous en tiendrons à quelques figures emblématiques : Moritz Oppenheim pour l'Allemagne, Maurycy Gottlieb pour la Galicie autrichienne, devenue l'Ukraine actuelle et Isidor Kauffmann né dans le Royaume de Hongrie, actuellement en Roumanie.

Puis nous évoquerons le « trio » français : l'Alsacien Alphonse Levy, le lorrain Edouard Moyse, et le « sepharade » de Bordeaux, Edouard Brandon. Nous essaierons ensuite de cerner, en fonction du contexte historique dans lequel ils ont développé leur art et de leur évolution personnelle, leur identité artistique et les caractéristiques de leur talents individuels.

Commençons par l'Allemagne, tête de proue de la Haskala avec Moritz-Daniel Oppenheim (Hanau 1800- Francfort sur le Main 1882) .Issu d'une famille juive orthodoxe, c'est le premier juif allemand à recevoir une éducation artistique classique à l'Académie des Beaux Arts de Munich en 1817. Après être parti étudier en France, il complète sa formation à Rome où il fait une série de croquis sur le ghetto afin



de réaliser une série de tableaux sur ce thème, Moritz Oppenheim est le protégé de la famille de Rothschild dont il est le portraitiste entre 1830 et 1850. Il réalise de superbes portraits qui lui vaudront une grande notoriété en Europe comme ceux de Charlotte et Lionel Nathan ou les portraits posthumes des empereurs Othon IV et Joseph II. Il est considéré comme le premier peintre juif de l'ère moderne et le premier artiste juif à être reconnu par les non juifs. Cependant, même s'il lui arrive de développer des thèmes profanes, son travail restera marqué par ses racines religieuses. A la fin de sa carrière il s'attachera à peindre la rencontre entre le monde juif traditionnel et le monde moderne, tout comme les juifs allemands émancipés de sa génération partagés entre le désir d'assimilation, l'attachement au passé et l'antisémitisme de la société allemande.

Légende en haut : Shavouot, M-D Oppenheim 1880
 Moritz Gottlieb (Drohobyttch, Galicie 1856- Cracovie 1879), peintre prolifique disparu très jeune est, lui aussi, né en Galicie. Il est issu d'une famille juive de douze enfants, imprégnée à la fois de culture juive traditionnelle et d'une vaste culture laïque et cultivée dans l'esprit de la Haskalah. Il est élevé à la fois dans la fierté de son judaïsme et dans celle d'appartenir à la nation polonaise dont il admire la culture. On parle dans son foyer à la fois allemand polonais et yiddish. Il suit un cursus scolaire très « européen », selon les critères d'aujourd'hui, puisqu'il commence son éducation dans un heder où il apprend la langue hébraïque et l'étude des textes, puis suit les cours d'une école primaire allemande avant des études secondaires dans une école polonaise chrétienne où il commence à être en butte à l'antisémitisme de ses camarades. Puis, il poursuit sa scolarité dans un lycée allemand à Lemberg (Liv). En 1869, se révèle sa passion pour la peinture lors de cours de dessin et il approfondit sa connaissance de l'histoire juive, notamment par la lecture des œuvres d'Heinrich Graetz, un des premiers historiens à écrire une histoire complète du peuple juif dans une perspective juive.

À quinze ans, il s'inscrit à Vienne à l'Académie des Beaux Arts dans la section « Art historique ».

Une toile du peintre polonais János Matejko « la chute de la Pologne » le marque profondément.

Il part alors en 1873 à Cracovie étudier auprès de ce maître et se lie d'amitié avec le peintre Jack Malczewski. Il rêve alors que l'Art puisse abolir les murs qui séparent tous les peuples de l'humanité, tous issus du même Dieu. Mais, face à l'antisémitisme brutal de ses condisciples, il abandonne le rêve de mettre son art au servi de son pays et de son peuple et décide de se concentrer sur son peuple qu'il peint sous une lumière romantique afin de



faire taire les préjugés et la haine. Comme Chagall plus tard, il représente le Christ dans plusieurs de ses scènes bibliques dans une tentative de réinscrire le Nouveau Testament dans l'histoire juive. Il poursuit ses voyages en Norvège, à Vienne, à Munich et découvre le clair-obscur de Rembrandt qu'il transpose dans ses toiles comme son autoportrait en 1876. Il continue ses pérégrinations à Pest, Lviv, Drohobyttch (sa ville de naissance) avant de remporter pour sa peinture « Shylock et Jessica », la médaille d'or de l'Académie de Munich. Il a vingt ans.

Toujours la même année, en 1876, il retourne à Vienne pour deux ans, continue ses thèmes bibliques dans l'approfondissement de ses racines juives et produit des illustrations pour les éditions Friedrich Bruckmann de Munich. Il se rend ensuite à Rome où il loue un atelier. Dans deux de ses tableaux, « Le Christ prêchant à Capharnaüm » et « Le Christ devant ses juges » Jésus est peint comme un homme de Judée sans trait distinctif et il se représente comme un auditeur au milieu de ses coreligionnaires. A Rome il retrouve Matejko qui le convainc de revenir à Varsovie travailler sur des peintures monumentales, avec des scènes sur les Juifs en Pologne. Le tableau « Juifs priant à la synagogue les jours de Kippour » est l'œuvre qui lui est le plus largement associée. Moritz Gottlieb Il s'y représente en trois personnages d'âge différents, dont l'un au centre, accablé, entouré de sa famille et de Laura Rosenfeld dont il est amoureux. Il connaît peu à peu la notoriété à la fois auprès des critiques polonais et des organisations juives. En 1879, installé à Cracovie, il commence à travailler sur son grand nouveau projet, l'arrivée des juifs en Pologne sous le règne de Casimir mais des complications de santé mettent fin à ses projets et à son destin. Il meurt à 23 ans, est enterré au cimetière juif de Cracovie. Son maître Matejko promet de s'occuper de son jeune frère, le futur peintre Marcin Gottlieb. Ses autres frères, Filip, Marcell et Léopold, né cinq ans après sa mort, sont devenus eux aussi des peintres connus à l'âge adulte.



Il laisse, malgré son jeune âge, une œuvre très importante (plus de 300) qu'on peut admirer dans de nombreux musées polonais (Cracovie, Kielce, Varsovie, Lodz, Katowice.. Dans l'entre deux guerres la Pologne lui consacre plusieurs expositions et après la chute du Mur de Berlin les œuvres de plusieurs collections polonaises sont révélées à l'Ouest. Il est considéré en Pologne comme le « meilleur peintre de sa génération » Léopold Piulichowski écrivait de lui « Gottlieb a été le premier artiste juif qui a perçu la poésie et la beauté de la vie juive en exil. Il a été le premier qui a vu dans la vie des

juifs polonais mal vêtus, dans leurs femmes et leurs enfants, un rythme, une beauté, un caractère et un type de culture hautement développés. Quant à Jack Mlczewski, il affirme n'avoir jamais rencontré un autre juif « d'une telle profondeur », un « penseur inspiré, disciple des prophètes..., portant les stigmates de la mort ». On peut aussi admirer ses œuvres à Paris, au Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme (notamment dans l'exposition consacrée aux « juifs dans l'Orientalisme » en 2012 et au Musée d'Israël où il est considéré comme « l'un des pères de l'art national juif » Une grande exposition lui a été consacrée, suivie de la publication de son catalogue en 1991.

Isidor Kauffman enfin (Arad, Hongrie, actuellement Roumanie, 1853-Vienne 1921) a consacré sa vie d'artiste (il est à la peinture qu'à l'âge de 21 ans, à parcourir l'Europe pour aller à la recherche de scènes de vies juive, le plus souvent reliées à la culture hassidique. Il est considéré, par les spécialistes de l'art juif comme peut être le plus important des peintres de genre juif du XIX^{ème} siècle. Se consacrant d'abord au commerce sa carrière commence lorsque le chef de la police, le baron Acsel remarque un dessin accroché dans la boutique où il travaille. Il convainc sa mère du talent artistique du jeune homme et contribue financièrement à lui faire suivre une école de dessin. Il suivra plus tard l'École de dessin de Budapest puis la Malerschule de l'Académie de Vienne où il étudie en privé avec Joseph Trenkval, peintre d'histoire après avoir été l'élève du portraitiste Joseph Matthäus Aigner. Ses premières peintures datent de 1884-85 et le marchand d'art Frédéric Schwarz, qui soutenait beaucoup de talents naissant, (on dirait émergents) a pris en main l'essentiel de sa production. Son oeuvre, réaliste avant tout mais nimbée de spiritualité se caractérise par la simplicité de la représentation de la vie quotidienne, son souci du détail et ses petits formats. De plus, il s'attache à représenter de manière très authentique la psychologie, les émotions et les sentiments des personnages représentés dans leur pratique quotidienne de la vie juive à laquelle, par son choix méticuleux du décor représenté avec une grande précision, il confère un caractère sacré. On retrouve dans la plupart de ses compositions, tous les objets et le mobilier d'une maison juive, objets qu'il a sélectionnés et choisis pour le Musée juif de Vienne à Rathausstrasse : la table en bois sculpté, le jeu

d'échecs en arrière fond, les lampes de shabbat, l'horloge baroque, les livres et, au mur, la figure de Moïse.

C'est ainsi qu'Isidor Kauffman, de façon très subtile, transcende le quotidien pour donner une atmosphère de sainteté. Jay Weinstein, auteur de « *a collector guide to judaica* » paru en 1985

souligne l'importance de son œuvre témoignant de la vie juive en Pologne et en Europe de l'Est. Ses sujets de prédilection : la visite du rabbin (l'original a appartenu à l'empereur François-Joseph 1er), la préparation du shabbat ou la leçon de Talmud. Ses peintures sont accrochées au Kunsthistorisches Museum de Vienne, au Musée d'Israël à Jérusalem, au Musée juif de New York.

Il a obtenu le Baron Königswarter kunstler-Preis, la médaille d'or de l'Empereur s' Allemagne, une médaille d'or de l'Exposition internationale de Munich et une médaille à l'Exposition Universelle de Paris. Parmi ses élèves les plus célèbres on peut citer Lazar Kristina (Kaunas 1868-Vienne 1938.

On pourrait citer nombre d'autres artistes juifs comme Abel Pann dont la carrière chevauche les XIX^{ème} et XIX^{ème} siècles, qui ont voyagé de pays en pays et qui ont témoigné, chacun à leur manière de la vie et de l'histoire du peuple juif mais ces trois exemples montrent comment, au XIX^{ème} siècle, en Allemagne et en Europe de l'Est, l'art a été pour ces artistes une façon de s'ériger contre l'antisémitisme et d'affirmer leur fierté identitaire tout en revendiquant leur appartenance au pays et à la culture de leur pays natal.

En France, trois artistes, Alphonse Levy, Edouard Moyse, Edouard Brandon, un juif alsacien, un lorrain , un bordelais vont témoigner de l'Emancipation et des troubles de la Commune avec, pour certains, comme Alphonse Levy, un regard plus critique sur leur concitoyens juifs, plus distancié, chacun à leur manière chez Edouard Moyse et Edouard Brandon.

Edouard Moyse, Edouard Brandon et Alphonse Lévy ont en commun d'avoir voulu, dans leur art, témoigner de l'Histoire du judaïsme français, Moyse et Brandon, très solennellement, chacun à leur manière, se sont attachés à représenter les grands moments de la vie juive quotidienne et les moments historiques fondateurs de la/ou des communautés juives françaises, Avant de se consacrer à représenter la culture, l'histoire et la vie juive dans leur art, ils ont été des grands portraitistes, souvent de notabilités. Alphonse Lévy, leur cadet, la bataille de l'intégration étant déjà très engagée, voire gagnée, avec une distance plus critique, à la limite de la caricature, art qu'il maîtrisait parfaitement dans les publications politiques auxquelles il collaborait, sur ses coreligionnaires en France métropolitaine, un regard plus tendre sur ceux d'Algérie.

Les trois artistes ont aussi en commun leur attrait et leur sympathie pour les communautés d'Afrique du Nord qu'ils se sont plu à peindre ou à dessiner.



Au XIX^{ème} siècle, en effet, la plupart des artistes étaient fascinés par « l'ailleurs » d'où la vogue et l'attrait des voyages, (c'était la grande période de l'Orientalisme » en peinture et en littérature), mais nos trois artistes juifs ne se sont jamais laissés entraîner dans « l'exotisme », tous trois représentant leurs « frères » de l'autre côté de la Méditerranée avec la proximité de la tendresse et de l'admiration pour l'authenticité de leur pratique.

Ils ont enfin en commun d'avoir pleinement participé, comme artistes et témoins, aux événements de leur temps et n'ont pas hésité à s'engager dans la vie citoyenne et politique. Ils ont tous trois, à leur façon, lutté contre l'antisémitisme ambiant et voulu mettre en valeur et en harmonie la culture et l'histoire de la France et leur appartenance à une culture et une histoire juive revendiquée. Ils ont voulu, par leur démarche artistique, être les passeurs, les étendards du judaïsme auprès des non juifs et établir un pont entre le judaïsme et le christianisme, entre les juifs ashkénazes et les juifs sépharades, comme un seul et même peuple.

Notre trio, emblématique de bien des artistes juifs à leur époque, a bénéficié, avec une longueur d'avance par rapport aux artistes et penseurs juifs européens qui, comme Moses Mendelssohn ont été confrontés à la conversion comme billet d'entrée à la société allemande, de la considérable avancée qu'a été pour le statut des juifs l'organisation par Napoléon 1er en 1806 du Grand Sanhédrin, assemblée de rabbins, puis la réunion des notables juifs en 1807 et la fondation du Consistoire israélite de France, pour l'intégration des juifs dans la société française.



La réunion du Grand Sanhédrin, présidé en 1807 par David Sintzheim, le Grand Rabbin de France, a fait d'Edouard Moyse, (Nancy 1827- Paris 1908) l'aîné de cette « triade majeure en France des peintres juifs du judaïsme au XIX^{ème} siècle », le pionnier et le chantre de la peinture de genre « israélite » qui émerge dans le sillage de l'Emancipation. Son tableau, aujourd'hui dans la collection du Musée des Beaux Arts de Nancy et exposé dans le cadre de la première rétrospective de cet artiste encore méconnu « Edouard Moyse, peintre de la vie juive au XIX^{ème} siècle » au MAHJ (Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme) est probablement l'œuvre la plus connue d'Edouard Moyse.

Cette même œuvre avait été présentée au Salon de Paris en 1868.

Edouard Moyse, né Edouard Abraham, est natif de Nancy et a toujours gardé des liens très forts avec la Lorraine. Il part très tôt à Paris étudier à l'Ecole des Beaux Arts dans l'atelier de Marc Drolling, lui aussi

originaire de l'Est de la France. Il commence sa longue carrière avec des portraits de notables de la vie civile, magistrats ou avocats. Mais, dès les années 1880, il peint ses premières scènes juives où s'entremêlent les valeurs françaises et celles du judaïsme dans une synthèse appelée « israélitisme ». Il se fait très vite une spécialité de la représentation des différents aspects de la vie religieuse, à la fois à la synagogue ou au foyer, au point que, non sans ironie, Cerfberr de Medelsheim le qualifie de « peintre des rabbins », ces rabbins auxquels il confère un caractère magistral et respectable. Il a à cœur, pour réhabiliter l'image du juif, de montrer l'importance du Livre et de l'étude. La représentation des rites, à la synagogue ou à la maison, est empreinte d'une grande solennité et ses personnages sont vêtus, comme chez Edouard Brandon, de costumes anciens ou orientaux, ce qui leur confère un caractère intemporel.

A partir de 1863, il s'initie à la gravure qui lui permet de réaliser une synthèse de tous ses thèmes de prédilection. Ses gravures sont à la fois un témoignage sur des œuvres disparues et en même temps l'occasion pour lui d'aborder d'autres thèmes, plus politiques, comme « un souvenir agréable de la Commune » (1871) qui révèle un artiste attentif aux événements révolutionnaires.

Son arrière petit neveu, Jean Bernheim, co-auteur, avec l'historien d'art Dominique Jarassé, d'Edouard Moyse ou la peinture israélite » (Editions Esthétiques du divers 2012) et co-commissaire de l'exposition du Mahj, toujours avec Dominique Jarassé, affirme que son ancêtre « nourrissait l'ambition de mettre l'art au service d'un humanisme et d'une spiritualité partagée entre les confessions ».

Jacques Émile Edouard Brandon (Bordeaux 1831- Paris 1897), également connu sous le nom de Jacob Émile Edouard Pereira est né à Bordeaux, de parents d'origine juive sépharade. Son père Elie Pereira-Brandon, était un riche financier parisien, cité par certaines sources comme marchand d'art. Edouard Brandon entre en 1849 à l'Ecole des Beaux-arts de Paris où il étudie avec Montfort, Picot et Corot avec lequel il est resté très lié (il en a laissé plusieurs portraits et possédait une collection de ses œuvres). En 1856, il part à Rome où il fait la connaissance de Degas. Ils échangent aussi leurs œuvres. Ses premières compositions si réalisées à Rome sont d'inspiration chrétienne (la canonisation, puis la dernière messe de Sainte Bridget 1861, 1863 qui lui valent les médailles du Salon en 1865 et 1867).

Mais, après son retour à Paris en 1863, son inspiration se déplace vers les thèmes juifs.

Lui aussi appartient à la première génération d'artistes juifs français à avoir puisé une grande partie de son inspiration dans la représentation du judaïsme de son temps.

En 1874, à Paris, il participe, à l'invitation de Degas, à la première exposition impressionniste. Dans son atelier du 44 rue Notre Dame de Lorette, qu'il partage avec l'artiste irlandais Nathaniel Aiguier le Jeune, il a, parmi ses étudiants, Henri Rouart, ami proche de Degas, qui possédait dans sa collection un portrait de Brandon par Bouguereau. En 1890, il expose au Salon



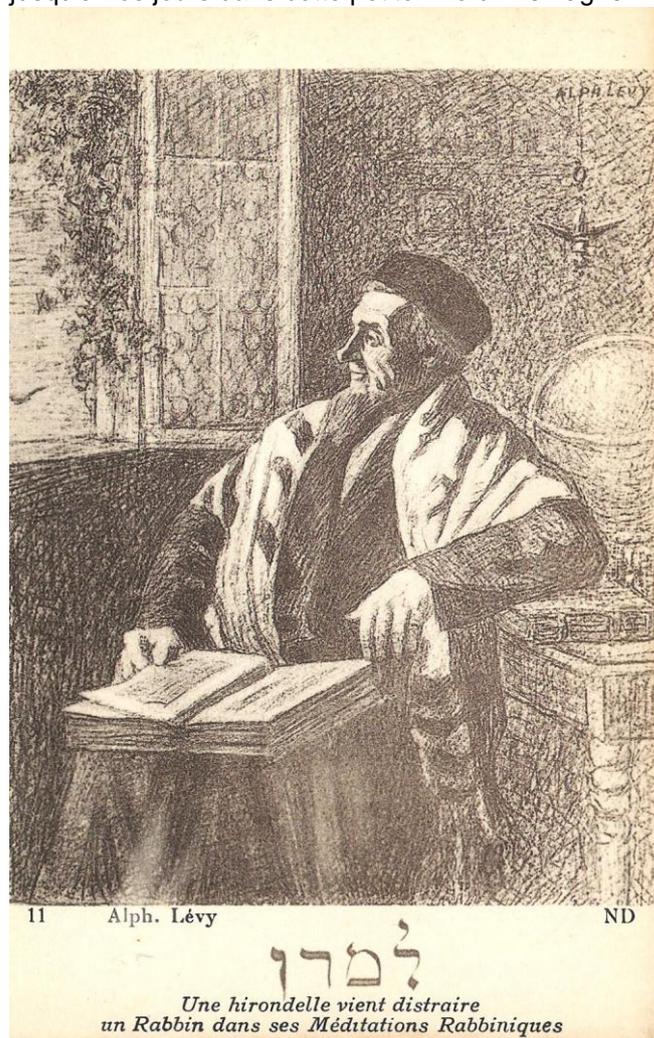
du Champs de Mars à Paris aux côtés de Puvis de Chavannes, Max Liebermann et John Singer Sargent. Il a laissé une œuvre importante témoignant de la vie juive et de l'architecture des lieux de culte, comme la grande synagogue portugaise d'Amsterdam « la « Esnoga » dont on reconnaît au fond l'Arche et la balustrade qui la sépare des fidèles. Certains personnages dans cette composition, et d'autres scènes juives, apparaissent comme une réminiscence des personnages juifs orientaux de Rembrandt C'est aussi à l'évidence un rappel du rôle joué par Amsterdam du XVII au XIX^{ème} siècle comme métropole du judaïsme sépharade. Edouard Brandon, comme artiste, est au XIX^{ème} siècle un exemple d'intégration et d'assimilation réussie au niveau artistique puisque, en développant tout au long de sa carrière la thématique du judaïsme, sans s'interdire toutefois les sujets « laïques », Il a participé de plain pied aux courants picturaux (l'impressionnisme) de son temps, établi des liens et des échanges fructueux avec les artistes français de son époque et connu de son vivant une certaine reconnaissance officielle.

Il a réuni une importante collection personnelle d'artistes majeurs comme Corot Ingres ou Degas qui a été dispersée à l'Hôtel Drouot en 1997 avec son atelier. Léon-Roger Miles a acheté un certain nombre d'œuvres dont certaines font partie des collections du Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme. Ses peintures sont également aux Etats-Unis, à Chicago au Spertus Institute pour l'apprentissage et le leadership juif, au Musée Juif de New York, au Musée d'Art de Philadelphie, au Musée d'Art Walters à Baltimore, au Musée des Beaux Arts de Boston, à la Galerie Nationale du portrait de Londres, à la Galerie nationale d'Irlande à Dublin, au Musée des Beaux Arts de Brest, au Palais des beaux arts de Lille, au Musée départemental de l'Oise à Beauvais, au Musée Koningklich à Anvers, au Musée juif de Bruxelles et au Musée d'Art de Tel Aviv.

Alphonse Levy, (Marmoutier 1843- Alger 1918) enfin, peut être le plus moderne, le plus divers, le plus personnel, à la fois peintre, illustrateur, sculpteur, caricaturiste, le plus original de la triade, très engagé dans les journaux satiriques contre Napoléon III et pendant la Commune de Paris où il n'hésite pas, sous le nom de Saïd, à prendre parti pour les insurgés. Il abandonnera ce pseudonyme en même temps que l'espoir de la Commune tout en reprenant sa



collaboration avec les journaux satiriques. Il se fait un nom célèbre en participant au « Journal amusant », au « Boulevardier », au « Petit journal pour rire »... En 1876, il illustre « Voyage au pays des milliards » de Victor Tissot, un véritable reportage sur l'Allemagne, qui l'amène à illustrer l'une des manifestations les plus virulentes de l'antisémitisme chrétien, la Passion d'Oberammergau, cette Passion du Christ jouée jusqu'à nos jours dans cette petite ville d'Allemagne.



À cette époque, et toujours avec son trait humoristique mais cette fois teinté de tendresse amusée, il se fait un nom en commençant, sous la forme d'une série de trente lithographies, à représenter les scènes de la vie juive en Alsace. Après d'être fait un nom dans la caricature de mœurs, il devient le peintre témoin du judaïsme villageois qu'il a connu dans son enfance, en Alsace, avant de rejoindre Paris. Dans ses lithographies, qu'il réunit en 1903 dans un recueil intitulées « Scènes familiales juives » et ses dessins vigoureux, exécutés sur le vif, l'«enfant d'Alsace rend hommage à des mœurs simples, à des coutumes rustiques, qui s'égrènent et qui disparaissent.» Cette représentation d'un judaïsme miséreux, mais authentique, n'est pas pour plaire à la communauté juive parisienne, fière de son intégration réussie dans la Nation après

l'abandon des ghettos, et elle boude l'artiste alsacien. Bernard Lazare écrit, parlant des juifs assimilés « Ils ont catholicisé leur culte, et leur cerveau seul est circoncis: non seulement ils ont rejeté ce que l'Eglise poursuivait jadis du nom de superstition judaïque, mais ils ont perdu ce qui faisait la caractéristique et la force de sa race : son rationalisme, sa liberté de penser... et c'est ce qui explique l'impopularité d'Alphonse Lévy dans le monde juif qui professe goûter et même protéger les arts ». Toujours soucieux néanmoins de témoigner de la vie juive, Alphonse Lévy illustre l'ouvrage de l'orientaliste Léon Cahun, alsacien comme lui « La Vie Juive », fresque romancée, parue en 1886, du judaïsme populaire d'Alsace.

Puis il participe à l'illustration des « Contes juifs » de Sacher Masoch, plein de charme et de douceur, contrairement à ses ouvrages érotiques.

Entre-temps de nombreuses expositions lui valent l'éloge des critiques d'art qui ont pu écrire « de ses œuvres parviennent un souffle de foi si sincère et une émotion si vive que celui qui les regarde en est atteint jusqu'aux profondeurs de son âme » ou encore « Nous catholiques, n'avons actuellement aucun peintre qui représente pour nous ce qu'Alphonse Lévy représente pour ses coreligionnaires ». A partir de 1874 en effet, il expose chaque année au Salon de Paris sculptures, peintures, aquatintes et lithographies. Pour ses lithographies, il reçoit une mention lors de l'Exposition Universelle de 1900. Le Musée du Luxembourg à Paris, l'équivalent de l'actuel Musée d'Art Moderne, achète et expose ses principales lithographies. Il est nommé membre associé au Salon de la Nationale des Beaux Arts. Et Gérôme, son professeur aux Beaux-Arts, le propose pour la Légion d'Honneur. En réponse au mépris de ses coreligionnaires parisiens, Alphonse Lévy écrit « Mes modèles n'ont pas franchi les limites de leurs villages d'Alsace ou de Lorraine, où ma famille habite. Ce sont eux les aïeux de ces Juifs que Monsieur Drumont attaque si violemment aujourd'hui. Mais je me demande si ces aïeux seraient d'accord avec la façon de vivre de leurs petit-fils ». Du courage, il en avait à revendre : c'est ainsi qu'en pleine Affaire Dreyfus, il placarde dans tout Paris, à l'occasion de sans doute la seule exposition personnelle qu'il ait eue au Salon des 100 en 1897 (la dégradation a eu lieu en 1894 et Zola publie « J'accuse » en 1898) une affiche titrée en hébreu représentant un juif en prière vêtu d'un talith. Arsène Alexandre, dans le numéro spécial de la revue « La Plume » consacré à cette exposition en février 1897 reproduit cette affiche en titrant son article « note d'un catholique sur un artiste juif ».

Puis, c'est la découverte de l'Afrique du Nord. Il se rend chaque année l'hiver à Alger à partir de 1904, aidé par le peintre Jules-Benoit Levy et rejoint sa famille installée là-bas. Là, il retrouve l'authenticité juive des communautés d'Afrique du Nord et sa peinture se fait tendre, colorée empreinte de joie. Le judaïsme algérien lui inspire des œuvres magnifiques et émouvantes : la jeune femme descendant les escaliers de la casbah pour porter à cuire ses haloth, le jeune garçon coiffé d'un chéchia tendant un verre rempli d'une boisson rouge, comme une invitation à partager sa joie de vivre... La mort le surprend à Alger en 1918. Il est enterré dans le grand cimetière juif. Il



avait auparavant participé par ses dessins et ses affiches très patriotiques à la guerre de 1914. Malgré la reconnaissance des milieux artistiques français de l'époque, malgré son engagement artistique ou parfois caricatural pour des causes politiques, culturelles ou philosophiques qu'il estimait justes, malgré son courage et son absence de soumission, malgré enfin son très grand talent, digne héritier de Gérôme, de Daumier et de Rembrandt qu'il admirait, ce grand peintre et dessinateur, engagé dans la défense de la culture juive authentiques harmonieusement insérée dans la Nation française, est, aujourd'hui, injustement oublié et méconnu. Une nouvelle rétrospective s'imposerait dans le cadre actuel du débat entre affirmation identitaire et attachement à la Nation.■

Naissance à Marmoutier le 8 janvier 1843
 A 17 ans gagne Paris et étudie dans l'atelier du peintre Gérôme, alors très réputé.
 Dès 1865, collabore avec divers journaux satiriques et devient célèbre.
 Dix ans plus tard, il entreprend sa série illustrant la vie juive en Alsace.
 Il publie en 1903 les « Scènes familiales juives »
 Entre-temps nombreuses expositions (Musée du Luxembourg, Salon de Paris...) lui valent l'éloge des critiques d'art.
 Se rend souvent à Alger, apprend à connaître les Juifs d'Afrique du Nord et commence à les peindre, en changeant radicalement son style, dès 1904.
 Meurt à Alger le 2 février 1918. Il venait de fêter ses 75 ans.

